

XYZ. La revue de la nouvelle



Présentation Quand le treize vous mord...

Michel Lord

Numéro 13, février–printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lord, M. (1988). Présentation : quand le treize vous mord.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 3-5.

Quand le treize vous mord...

Treize. — Nos anciens regardaient le nombre treize comme un nombre fatal, ayant remarqué que de treize personnes réunies à la même table, il en meurt une dans l'année; ce qui n'arrive jamais quand on est quatorze.

J. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*.

D'une façon générale, le 13, comme un élément excentrique, marginal, erratique, détache de l'ordre et des rythmes normaux de l'univers : au point de vue cosmique, l'initiative du 13 est plutôt mauvaise, parce que l'action de la créature — non harmonisée avec la loi universelle — ne peut qu'être aveugle et insuffisante; elle sert à l'évolution de l'individu, mais elle agite l'ordonnance du macrocosme et trouble son repos; c'est une unité secouant l'équilibre des rapports variés dans le monde.

Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*.

En dehors de la science, il n'y a plus guère d'espace que pour la spéculation ou la superstition.

[Entendu lors d'une émission de télévision universitaire.]

Je ne me croyais pas superstitieux, du moins pas avant de préparer le numéro treize d' XYZ. Jusqu'à ce jour, ma vie s'était écoulée dans une relative normalité, ponctuée juste ce qu'il faut de petits malheurs et de

bonheurs habituellement un peu plus grands que les premiers. Je vivais dans une sorte de paradis, toujours relatively speaking s'entend, évidemment. Mais voilà que, à partir du moment où je me suis mis activement à la recherche de nouvelles inédites exploitant la thématique du nombre 13 et de son corollaire, la superstition, fondit sur ma pauvre personne une série de fléaux qui semblaient vouloir, par le truchement de quelque divinité obscure et maléfique, me déposséder graduellement et de mes biens, petits et grands, et même d'une partie de mon corps auquel je suis tant attaché par les liens indissolubles de la chair! (Voilà que je perds même toute réserve stylistique pour sombrer dans l'emphase et le pompiérisme si décrié par nos maîtres d'antan épris de classicisme.)

Bref, et pour faire une histoire courte comme disent les Anglais, depuis le début de l'été 1987, on m'a volé mon porte-monnaie, un poteau de téléphone est tombé dans la fenêtre de mon salon (car au surplus, devant chez moi, on a transformé l'aimable école qui s'élevait là auparavant en un décor digne de Beyrouth aux plus belles heures des bombardements et des attentats meurtriers); encore ce matin, le 31 août — remarquez le 13 inversé qui me poursuit, retors, le salaud — j'entends, exaspéré, pendant que je trace péniblement ces lignes, les drilles foreuses me fendre les oreilles; le 30 juillet (le destin a de ces caprices cryptographiques), j'ai failli périr dans les flammes de ma propre demeure, et, dans la panique, je me suis blessé à une jambe en enfonçant une porte vitrée («Les miroirs nous tuent», disait Cocteau), voulant sans doute inconsciemment, dans mon énervement, jouer stupidement aux Bruce Lee, aux Rambo ou à je ne sais qui, comme dans les films que je n'ai vus qu'en bande annonce, histoire de combattre le mal qui, pensais-je, allait anéantir les biens — véritable empire culturel, fantastique et (science-fictionnel) dont les tentacules s'étendent par-delà les frontières de l'espace et du temps, du bien et du mal — que j'accumule depuis des décennies. Enfin, triste et juste conséquence de mon geste hollywoodien, on a dû m'opérer, merci docteur, m'ouvrir largement la jambe, aarrhh, pour en extraire des éclats de vitre qui s'étaient infiltrés sournoisement dans ma chair lors de l'assaut héroïque que j'avais mené contre l'ennemi qui en voulait à mes biens et à ma peau. De plus, comble de malchance, entre-temps mon chat, qui n'est pas noir mais tout de même un chat, a dû subir lui aussi une grave opération. Comme dans les films de Bergman, quand ça va mal, ça va mal...

Pendant tout ce temps, moi, pauvre con, je continuais de constituer le manuscrit funeste, vaguement dépossédé, le plus souvent hébété, hirsute, hagard, enfin vous voyez le tableau, dans les décombres d'une maison trouée et encore pleine des odeurs écœurantes de la flamme impie qui

n'avait pas tout rongé, dans un véritable enfer qui se reflétait jusque dans ma jambe de guerrier malade où le destin avait incrusté des morceaux de verre, figure sournoise du miroir brisé! Vous me reprendrez à travailler sur un thème pareil et à déposer un manuscrit dans les vapeurs postopératoires. J'avais tout de même préparé une nouvelle signée de ma griffe; elle était pleine de chats hirsutes et dévorants (moi qui les aime tant), aux pouvoirs immenses, une histoire où la peinture des sentiments s'estompait au profit de descriptions grotesques et horribles dans un monde qui n'existe pas encore. Ça ne sera pas nécessaire, puisque dans un certain sens, cette histoire, je l'ai vécue. Et puis, ce que je viens de narrer, pour navrant que ce soit, prenez-le pour une nouvelle... si le cœur vous en dit...

Mais, trêve de bavardage, je ne voudrais pas oublier le but de cet exercice et souligner le fait que d'autres que moi — et non des moindres parmi les nouvellistes actuels — ont pris le risque (calculé ?) de tenter l'expérience du 13 et d'écrire des nouvelles où il se passe des choses qui ne leur sont pas arrivées, à eux, du moins je l'espère pour eux. Vous les lirez avec plaisir et curiosité, j'en suis convaincu, ou avec haine et dégoût, comme il vous plaira, dans ce numéro que je dédie à tous les hommes (qui) de science (certaine sont) rongés par le doute et à tous les Québécois que l'espoir d'habiter un pays qui, un jour, n'aura pas treize gouvernements habite encore. En attendant la Terre Promise, délectez-vous dans les méandres des contrées «très étranges» et très envoûtantes dessinées avec plaisir et malice par les treize et trois nouvellistes accourus sur les lieux mordicants de la superstition postmoderne et de la brièveté narratonevrotique.

Passons donc vaillamment, cher lecteur et chère lectrice, la barre, du treize, un chat sous le bras; traversons, comme Alice du pays bien connu, le miroir magique et, passé ce cap fatidique, restez avec nous car la tempête qui a soufflé annonce des jours plus cléments : nous aurons grâce à vous conjuré le sort qui nous a fait naître en un si beau pays et qui sait...

Michel Lord